



LE RÊVE DE LA
Bianca Pitzorno
COUTURIÈRE

Italie, 1890.

Elle s'émancipe par son talent et découvre
les dessous de la bonne société...

"L'une des meilleures écrivaines
italiennes." *LA REPUBBLICA*

"Un roman historique somptueux
et généreux." *PUBLISHERS WEEKLY*

Le rêve de la couturière

BIANCA PITZORNO

Le rêve de la couturière

ROMAN

Traduit de l'italien
par Liliane Guillard



TITRE ORIGINAL

Il sogno della macchina da cucire

ÉDITEUR ORIGINAL

© Giunti Editore S.p.A. / Bompiani, Firenze-Milano, 2018

www.giunti.it

www.bompiani.it

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de

Mme Angelina Valle Vallebella, notre hôtesse l'été et la seule couturière de Stintino, qui avait une magnifique machine à pédale et cousait la porte grande ouverte en surveillant la piazza, ou plutôt le « Largo » Cala d'Oliva, et qui perçait les oreilles des filles du village à l'aide d'une aiguille chauffée et d'un bouchon de liège. Elle me coiffait chaque matin, tressant mes cheveux dans sa cour fraîche envahie d'hortensias en fleurs ;

Mme Ermenegilda Gargioni, la femme la plus intelligente et la plus créative que j'aie jamais connue, enlevée à notre amour il y a deux ans, et qui, même après être devenue aveugle, a continué à coudre avec sa machine à pédale jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans ;

Giuseppina « Poissonfrit », dont j'ai oublié le nom de famille, qui venait coudre à la maison chaque jour juste après la guerre, qui a retourné tant de manteaux pour nous, qui m'a fait tant de blouses froncées sur le devant et garnies de volants, et à mes frères tant de combinaisons

à bretelles en coton piqué, qui m'a enseigné mes premiers points à l'âge de cinq ans et m'a patiemment expliqué les rudiments de la couture, y compris l'utilisation de la machine à manivelle ;

ma grand-mère Peppina Sisto, qui m'a appris à broder en blanc et en couleur, et qui, lorsqu'elle me voyait utiliser l'aiguille sans enfiler mon dé à coudre (comme je le faisais alors et le fais encore), se lamentait auprès de ma mère, augurant que je deviendrais une femme incontrôlable ;

et toutes les couturières du tiers-monde qui cousent aujourd'hui pour nous les chiffons à la mode que nous payons quelques euros dans de grands magasins bon marché – chacune assemblant toujours la même pièce coupée par d'autres, à la chaîne – pendant quatorze heures, s'équipant de couches pour ne pas perdre une minute en allant aux toilettes, et qui, après avoir reçu des salaires de misère, meurent brûlées dans leurs immenses usines-prisons. La couture est une activité créative et magnifique, mais pas comme ça, PAS COMME ÇA.

Les histoires et les personnages de ce livre sont les fruits de mon imagination.

Chaque épisode s'inspire cependant d'un événement réel, rapporté par ma grand-mère qui avait le même âge que la protagoniste, par les journaux de l'époque, par les lettres et les cartes postales qu'elle avait conservées dans une valise, par les souvenirs et les anecdotes de notre « lexique familial ». J'ai reconstitué les faits, comblé les lacunes, inventé des détails, ajouté des personnages secondaires, parfois changé la fin. Mais les histoires du genre de celles que vous allez lire se produisaient réellement autrefois, même dans les meilleures familles, comme le dit le vieil adage.

La figure de la « couturière à la journée » était courante et présente dans tous les foyers de la classe moyenne jusqu'à l'époque de mon adolescence. D'autant plus dans l'immédiat après-guerre, où « récupérer » et réutiliser les tissus sous une autre forme étaient obligatoires pour tout le monde. Le linge et les vêtements

produits industriellement pouvant être achetés en magasin, le prêt-à-porter, puis les grandes chaînes ne sont apparus que plus tard. Quand, dans les magasins, sont apparus les vêtements de prêt-à-porter à bas prix, les personnes riches soucieuses d'élégance ou tout simplement souhaitant se distinguer ont continué à faire fabriquer leurs vêtements « sur mesure », mais par les couturières de renom dans de véritables ateliers de confection.

Le temps des couturières était terminé.

Le but de ce livre est de faire en sorte qu'il ne soit pas oublié à jamais.

Ma vie, mon cœur

J'avais sept ans lorsque ma grand-mère a commencé à me confier les finitions les plus simples des vêtements qu'elle confectionnait à la maison pour ses clientes, quand ces dernières ne lui demandaient pas de venir travailler chez elles. De notre famille, il ne restait que nous deux après l'épidémie de choléra qui avait emporté sans distinction de genre mes parents, mes frères et sœurs et tous les autres enfants et petits-enfants de ma grand-mère, mes tantes, oncles et cousins. Je suis toujours incapable de m'expliquer comment nous avons réussi à y échapper.

Nous étions pauvres, mais nous l'étions déjà avant l'épidémie. Notre famille n'avait jamais rien possédé d'autre que la force des bras des hommes et l'habileté des doigts des femmes. Ma grand-mère, ses filles et ses belles-filles étaient connues en ville pour leur habileté et leur précision en matière de couture et de broderie, pour leur honnêteté, leur propreté et leur fiabilité dans les travaux ménagers lorsqu'elles étaient employées chez les plus riches, où elles pouvaient

faire office de bonnes ou de femmes de chambre. Qui plus est, elles étaient presque toutes excellentes cuisinières. Les hommes travaillaient à la journée comme maçons, portefaix ou jardiniers. Notre ville comptait encore peu d'industries qui employaient des ouvriers, mais la brasserie, le pressoir, le moulin, et même les sempiternels travaux d'excavation pour l'aqueduc avaient souvent besoin de main-d'œuvre non qualifiée. Autant que je me rappelle, nous n'avons jamais eu faim, même si nous devions fréquemment déménager et nous entasser dans les taudis de la vieille ville, lorsque nous ne pouvions pas payer le loyer des modestes appartements où vivaient les gens de notre classe.

Quand nous nous sommes retrouvées seules, j'avais cinq ans et ma grand-mère cinquante-deux. Elle était encore solide et elle aurait pu gagner sa vie en se mettant au service d'une famille où elle avait travaillé jeune fille et laissé un bon souvenir. Mais aucune d'elles ne lui aurait permis de me garder, et elle ne voulait pas me placer dans l'un de ces orphelinats qui existaient en ville, dirigés par des religieuses mais à la terrible réputation. Même en ne travaillant pas à demeure, elle n'aurait pas su où me laisser pendant la journée. Elle a donc parié qu'elle serait capable de subvenir à nos besoins en faisant exclusivement la couturière – et elle a si bien réussi qu'il m'est impossible de me souvenir de la moindre privation au cours de ces années-là. Nous habitons deux petites pièces au sous-sol d'un hôtel particulier situé dans une étroite rue

pavée de la vieille ville, dont nous payions le loyer en nature, en nettoyant quotidiennement l'entrée et les escaliers jusqu'au quatrième étage. Il fallait à ma grand-mère deux heures et demie chaque matin, elle se réveillait alors qu'il faisait encore nuit, et ce n'est qu'après avoir rangé son balai, ses seaux et sa serpillière qu'elle se mettait à coudre.

Elle avait si joliment arrangé l'une des deux pièces qu'elle pouvait y recevoir les clientes qui venaient lui passer commande et parfois y prendre leurs mesures – bien que ce soit en général elle qui se déplaçait, les vêtements posés sur son bras, enveloppés dans un drap pour les protéger, et sa pelote à épingles attachée, avec les ciseaux, à un ruban autour de son cou. Dans ces occasions, elle me prenait avec elle, après m'avoir mille fois recommandé de rester bien tranquille dans un coin. Elle m'emmenait parce qu'elle ne savait pas quoi faire de moi, mais aussi pour que, à force de regarder, j'apprenne peu à peu.

La spécialité de ma grand-mère était le linge : trousseaux complets pour la maison, draps, nappes, rideaux, mais aussi chemises pour hommes et femmes, sous-vêtements, layettes pour bébés. À l'époque, seules quelques boutiques haut de gamme vendaient ces vêtements prêts à être portés. Nos plus importantes rivales étaient les carmélites, particulièrement douées en broderie. Mais ma grand-mère pouvait également confectionner des vêtements pour tous

les jours et des robes de soirée, des vestes, des manteaux. Tout ce qu'il fallait pour les dames. Et bien sûr, en réduisant les tailles, pour les enfants. Il faut dire que j'étais toujours bien habillée, impeccable, contrairement aux autres gamines va-nu-pieds de la ruelle. Malgré son âge, elle était considérée comme une « petite main », à laquelle on pouvait s'adresser pour les choses les plus simples et les plus quotidiennes. En ville, il y avait deux véritables couturières, rivales, qui travaillaient pour les dames les plus riches et les plus à la mode, et toutes deux avaient leur propre atelier et plusieurs employées. Elles recevaient de la capitale les catalogues remplis de dessins de mode, et même parfois les tissus qui allaient avec. Se faire confectionner une robe par l'une d'elles coûtait une fortune. Avec cet argent, ma grand-mère et moi aurions pu vivre confortablement pendant au moins deux ans.

Il y avait même une famille, celle de l'avocat Bonifacio Provera, qui faisait venir de Paris les robes de soirée et de bal pour la femme et les deux filles. C'était une véritable extravagance, car il était de notoriété publique que, en ce qui concernait tout le reste, y compris son propre habillement, l'avocat Provera était très avare, même s'il était l'une des plus importantes fortunes de la ville. « Plus ils ont d'argent, plus ils sont fous », soupirait ma grand-mère, qui avait travaillé dans sa jeunesse pour les parents de l'épouse, également de très riches propriétaires terriens. Pour son mariage, ils avaient pourvu leur fille unique Teresa d'un trousseau

extraordinaire, digne d'une héritière américaine, arrivé lui aussi de Paris, et ils lui avaient donné une dot princière. Et, de toute évidence, le gendre n'était, lui, disposé à dépenser que pour l'élégance de ses femmes, pas pour la sienne. Comme tous les messieurs, il faisait confectionner ses vêtements par un tailleur pour hommes, mais le métier de tailleur était complètement différent du nôtre : les tissus étaient différents, les coupes étaient différentes, les techniques de couture étaient différentes, même les règles de l'apprentissage l'étaient – aucune femme n'était autorisée à travailler dans ce domaine, peut-être parce que la pudeur leur interdisait de toucher le corps des hommes pour prendre des mesures, je ne sais pas, mais c'était la tradition. Deux mondes complètement séparés.

Ma grand-mère était analphabète. Elle n'avait jamais eu la chance d'aller à l'école et à présent, bien qu'elle le voulût, elle ne pouvait pas me l'accorder non plus. Je dus rapidement apprendre à l'assister et y consacrer tout mon temps. L'autre possibilité, me rappelait-elle toujours, c'était l'orphelinat, où l'on m'apprendrait, certes, à lire et à écrire, mais où je vivrais comme en prison, j'aurais froid et je mangerais peu et mal. Et en plus, quand j'en sortirais à quatorze ans, que pourrais-je faire d'autre que domestique ? Vivre dans une maison qui ne serait pas la mienne, les mains perpétuellement plongées dans l'eau froide ou brûlées par les casseroles et le fer à repasser, et obéir, obéir à toute heure du jour et

de la nuit, sans perspective ou espoir d'amélioration... Alors qu'en apprenant un métier, j'aurais toujours mon indépendance. Bien des années plus tard, peu avant sa mort, ma grand-mère m'avouerait que ce qu'elle craignait par-dessus tout, c'était qu'en devenant domestique, logée chez la famille qui m'employait, je puisse être agressée par le patron ou l'un de ses fils.

« Je saurai me défendre ! » lui avais-je répondu avec indignation. Elle m'avait alors raconté la triste histoire de sa cousine Ofelia : elle avait repoussé son patron qui la harcelait, puis l'avait giflé et menacé de le dénoncer à sa femme. Pour se venger et se prémunir de l'accusation, il avait subtilisé un étui à cigares en or du salon et l'avait caché dans la minuscule chambre où dormait Ofelia. Puis il avait demandé à son épouse de l'accompagner fouiller les maigres affaires de la femme de chambre, la renvoyant sur-le-champ, sans préavis, une fois l'étui « découvert ». La maîtresse de maison avait raconté le vol à toutes ses connaissances. La nouvelle s'était répandue et aucune famille respectable n'avait voulu engager la « voleuse ». Le seul emploi qu'Ofelia avait trouvé était celui de fille de cuisine dans une auberge. Mais là aussi, les clients ivres lui avaient rendu la vie difficile, lui demandant des choses inconvenantes, se la disputant entre eux jusqu'à en venir aux mains. Un soir, la police l'arrêta et ce fut le début de la fin. Les nouveaux règlements, après les lois Cavour et Nicotera sur la prostitution, étaient très stricts. Elle fut mise sous surveillance et,

à la troisième bagarre, dont elle n'était pourtant aucunement responsable, Ofelia fut contrainte de s'inscrire au registre des prostituées et d'entrer dans une maison close. Elle y tomba malade et, quelques années plus tard, elle mourut de la syphilis à l'hôpital.

Pour ma grand-mère, se souvenir de cette histoire, c'était revivre un cauchemar. Elle savait combien la frontière était mince entre une vie honnête et un enfer de souffrance et de honte. Elle ne m'en avait jamais parlé lorsque j'étais enfant ; au contraire, elle a tout fait pour me maintenir dans la plus complète ignorance de ce qui avait trait au sexe, y compris de ses dangers.

En revanche, elle m'a très tôt mis entre les mains une aiguille et du fil, accompagnés de petites chutes de tissu. En excellente professeuse, elle me présentait cela comme un jeu. J'avais une vieille poupée en papier mâché, très abîmée, héritée d'une de mes cousines décédées – elle l'avait reçue en cadeau bien des années auparavant de la fille de la famille pour laquelle sa mère travaillait à mi-temps. Je l'aimais énormément et elle me faisait de la peine, nue et couverte d'écorchures. (Une nuit, ma grand-mère avait fait disparaître ses vêtements.) J'avais hâte d'apprendre à lui confectionner au moins une chemise, un petit foulard, puis un drap, et après cela un tablier ; l'objectif était bien sûr une robe élégante avec de jolis plis et un ourlet en dentelle. Ce n'était pas chose aisée, et finalement, c'était ma grand-mère qui avait achevé l'ouvrage.

Mais entre-temps, j'avais appris à faire des ourlets parfaits, avec des points minuscules et réguliers, sans me piquer les doigts ni mettre de sang sur la batiste blanche et légère des blouses de bébé ou des mouchoirs. Quand j'ai eu sept ans, m'occuper des ourlets est devenu ma tâche quotidienne. J'étais si heureuse quand elle me disait : « Tu m'es d'une aide précieuse. » Et en effet, le nombre de vêtements que ma grand-mère pouvait faire en une semaine augmentait de mois en mois et les revenus aussi, même de peu. J'avais commencé par m'occuper des ourlets à jour des draps, un travail monotone qui me permettait de rêvasser, puis des *gigliucci*, ces bordures toscanes si particulières, qui requéraient davantage d'attention. À présent que j'avais grandi, elle me laissait sortir seule, pour acheter du fil à la mercerie ou livrer les vêtements terminés, et si je m'arrêtais jouer une demi-heure avec les filles du quartier sur le chemin du retour, elle ne se plaignait pas. Pour autant, elle n'aimait pas me laisser à la maison trop longtemps, et quand elle devait coudre la journée entière chez une cliente, elle m'emmenait en prétextant le besoin de se faire aider. C'était des travaux très rentables, car même lorsqu'il faisait sombre, nous pouvions utiliser toutes les bougies ou l'huile nécessaires à la lampe sans avoir à entamer nos réserves. Et l'on nous donnait un déjeuner, bien meilleur que notre repas habituel, avec des pâtes, de la viande et des fruits : dans certaines maisons, nous devions manger à la cuisine avec les domestiques et dans d'autres nous étions servies, juste

toutes les deux, dans la salle de couture. Nous n'étions jamais invitées à la table des patrons.

Habituellement, dans ces maisons riches et élégantes, il y avait une pièce spécialement destinée à la couture, bien éclairée, avec une large table à repasser pour étendre le tissu à couper, et souvent aussi, merveille des merveilles, une machine à coudre. Ma grand-mère savait s'en servir, je serais bien incapable de dire où elle avait appris, et moi je la regardais, fascinée, faire monter et descendre la pédale selon un rythme régulier, le tissu avançant à toute vitesse sous l'aiguille. « Si nous en avions une à la maison, soupirait-elle, je pourrais accepter tellement plus d'ouvrages ! » Mais nous avons bien conscience que nous ne pourrions jamais nous le permettre – et que nous n'avons par ailleurs nulle part où la mettre.

Un soir, alors que nous rangions nos affaires pour rentrer à la maison, la jeune demoiselle pour laquelle nous confectionnions la robe blanche de confirmation, une fille de mon âge – j'avais alors onze ans – est entrée, poussée par sa mère. Elle m'a tendu timidement un paquet rectangulaire, soigneusement emballé dans un épais papier d'épicerie et attaché avec une ficelle. « Ce sont les magazines de l'année dernière, a expliqué la mère. Erminia les a déjà lus et relus et il en arrive un nouveau chaque semaine. Elle a pensé que cela pourrait te faire plaisir. »

Avant que l'air renfrogné de ma grand-mère ne m'arrête, j'ai laissé échapper : « Je ne sais pas lire. » Mlle Erminia a fixé ses chaussures avec

embarras, tordant son visage en une grimace triste comme si elle avait envie de pleurer. Sa mère, après une brève hésitation, s'est reprise et a souri avec désinvolture. « Ce n'est pas grave. Tu peux regarder les images. Elles sont magnifiques. » Et elle a placé les journaux entre mes mains.

Elle avait raison. Lorsque j'ai ouvert le paquet à la maison pour étaler son contenu sur le lit, j'en ai eu le souffle coupé. De ma vie, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Certains dessins étaient en couleur, d'autres en noir et blanc, mais chacun me fascinait. J'aurais tout donné pour être capable de lire ce qui était écrit à côté ! La nuit, le drap tiré par-dessus ma tête, j'ai pleuré un peu, en essayant de ne pas faire de bruit. Mais ma grand-mère m'a entendue. Et la semaine suivante, après avoir terminé son travail chez Mlle Erminia, elle m'a annoncé : « J'ai passé un accord avec Lucia, la fille de la mercière. Tu te souviens qu'elle est fiancée et qu'elle se mariera dans deux ans. ? Je lui ai promis que nous lui ferions douze draps avec ses initiales brodées au point d'ombre, et en retour elle te donnera une heure de leçon deux fois par semaine. Elle a étudié pour être maîtresse d'école, même si elle n'a pas passé son diplôme. Je suis sûre que tu apprendras vite. »

Il m'a fallu presque trois ans, car Lucia avait peu d'expérience et j'avais peu de temps pour m'exercer. Je continuais à aider ma grand-mère avec des travaux de plus en plus difficiles, et lorsque nous allions coudre à domicile, j'étais

obligée de manquer ma leçon. Au début, comme je n'avais pas de livre de lecture et que je ne voulais pas faire dépenser d'argent à ma grand-mère, j'ai demandé à Lucia de m'enseigner à partir des magazines. Elle a accepté : « C'est même mieux. Ce sera moins ennuyeux. » Elle avait déjà vingt ans, mais elle s'amusait comme une enfant avec les énigmes, les histoires d'animaux étranges, les virelangues. Les rimes nous faisaient rire, mais ce n'étaient pas des mots que nous utilisions tous les jours. Après quelques mois, il nous a fallu emprunter un vrai manuel. J'étais ravie d'apprendre et infiniment reconnaissante envers ma professeure improvisée. J'ai même dit à ma grand-mère de ne pas se préoccuper des draps au point d'ombre, je voulais tous les broder moi-même. Je les ai terminés juste la veille du mariage de Lucia. Et en échange des leçons qu'elle m'a données l'année suivante, j'ai cousu douze blouses de différentes tailles pour le bébé qu'elle attendait. Je lui ai également confectionné un habit brodé inspiré de ceux des deux filles du roi, les petites princesses Jolanda et Mafalda, que j'avais aperçues dans les bras de la reine sur une photo en vitrine d'un magasin. Lorsque, peu après mon quatorzième anniversaire, le bébé de Lucia est né, un beau petit garçon, elle m'a dit : « On arrête les leçons. Je n'ai plus le temps, maintenant. De toute façon, tu en sais assez pour continuer toute seule. »

Afin que je puisse m'entraîner, elle m'a donné ses « magazines » à elle, auxquels elle n'avait même plus le temps de jeter un œil. Quand je les

feuilletais, certaines pages se détachaient, à force d'avoir été compulsées. En réalité, il ne s'agissait pas de magazines mais de livrets d'opéra. Je n'étais jamais allée au théâtre, mais je savais que, chaque année, une compagnie de *bel canto* venait en ville pour jouer les opéras les plus récents. Les plus aisés n'étaient pas les seuls à s'y rendre, il y avait aussi les commerçants et certains artisans qui pouvaient se payer une place dans la galerie. Je connaissais beaucoup d'arias car nos jeunes clientes les chantaient en s'accompagnant au piano dans leur salon.

J'ai lu ces livrets comme s'il s'était agi de romans et j'ai découvert à mon grand étonnement que toutes, mais vraiment toutes les histoires parlaient d'amour. Amours passionnées, amours fatales. C'est un sujet auquel je n'avais pas encore accordé beaucoup d'intérêt, mais à partir de ce moment-là, j'ai commencé à prêter une oreille attentive aux conversations des adultes.

À cette époque, on parlait beaucoup, dans les salons des grandes familles, dans les cafés fréquentés par les messieurs, mais aussi dans notre ruelle, dans les rues voisines, jusqu'aux étals des marchés, d'une histoire qui ressemblait beaucoup à celles des drames lyriques de Lucia. La fille de M. Artonesi, âgée de dix-sept ans, était tombée follement amoureuse du marquis Rizzaldo et voulait l'épouser malgré l'opposition de son père. Ma grand-mère et moi connaissions la famille Artonesi, qui vivait à quelques rues de là, dans un grand appartement à l'étage principal

d'un *palazzo* majestueux et élégant comme il y en avait tant dans la vieille ville, mélangés aux *sottani*, ces taudis à moitié enterrés qui étaient autrefois des écuries et qui, avec l'utilisation déclinante des chevaux et des attelages, étaient devenus les maisons des hommes et des femmes les plus pauvres et les plus désespérés. Il nous était arrivé plusieurs fois d'aller coudre dans la maison des Artonesi, à la demande de la gouvernante. Cette dernière dirigeait la maison depuis que la dame, épouse du maître, était morte pendant la grande épidémie, laissant derrière elle une fille unique, héroïne de cette histoire d'amour qui avait tant fait jaser. La jeune fille, que nous avons vue grandir et pour laquelle nous avons cousu au fil du temps plusieurs tabliers et quelques robes d'été en mousseline brodée, s'appelait Ester et était la prunelle des yeux de son père, incapable de lui refuser quoi que ce soit, même le plus fou. Non seulement il lui avait récemment acheté un splendide piano à queue, qu'il avait fait venir d'Angleterre, mais il lui permettait également de prendre des leçons d'équitation au manège, pourtant presque exclusivement fréquenté par des hommes et quelques jeunes femmes accompagnées de leurs maris. On murmurait en ville qu'Ester Artonesi ne montait pas en amazone, mais à califourchon, et qu'elle portait un pantalon sous sa jupe. Malgré les jérémiades de la gouvernante et de leurs proches, son père lui pardonnait son manque total d'attrait pour la couture, la broderie, la cuisine et toutes ces nombreuses choses liées à la gestion du

foyer. Et quand Ester s'était entichée des langues étrangères et des langues anciennes, il avait fait appel à une vieille fille d'origine tunisienne pour lui enseigner le français deux fois par semaine, à une journaliste américaine installée en ville depuis de nombreuses années pour l'anglais, et à un prêtre du séminaire pour le latin et le grec. Déjà lorsqu'elle était enfant, Ester avait un professeur de sciences qui lui enseignait la botanique, la chimie, la géographie, et lui expliquait comment fonctionnaient les récentes inventions. Ces leçons l'amusaient et elle ne les manquait jamais. (Je l'adorais parce qu'une fois, alors que nous travaillions chez elle, elle était entrée dans la salle de couture avec le professeur de sciences et nous avait permis, à ma grand-mère et à moi, de le regarder expliquer le fonctionnement de la nouvelle machine à coudre allemande. Le professeur l'avait démontée complètement, nous avait donné le nom et la fonction de chaque pièce, qu'il nous avait laissées toucher, puis l'avait remontée soigneusement, en nous montrant les engrenages un par un et en expliquant à ma grand-mère comment les huiler. Pour moi, alors âgée de onze ans, c'était comme assister à un miracle.)

« Il veut l'élever comme un garçon... » murmurait les femmes de la famille, contrariées. La belle-sœur de M. Artonesi lui avait même dit durement : « Écoute, quand Ester sera mariée, tout cela ne lui servira à rien. Tu lui fais du tort. » Mais il avait haussé les épaules et l'avait invitée

à se préoccuper de l'éducation de ses propres filles, qui se révélaient être de vraies pimbêches.

M. Artonesi pouvait se permettre une telle originalité et un tel mépris des conventions, ainsi que toutes ces dépenses, car il était très riche. Il possédait de grandes parcelles de champs où étaient cultivés blé, orge et houblon, mais contrairement aux autres propriétaires terriens locaux, il fourmillait d'initiatives et ne se contentait pas de percevoir les revenus des cultures des métayers. Il gérait personnellement plusieurs moulins à blé qui tournaient pour d'autres paysans, ainsi qu'une grande brasserie, la seule de notre région. Lors de ses tournées d'inspection, il se faisait souvent accompagner par sa fille.

« C'est toi qui devras gérer cela un jour, lui rappelait-il.

— Ce sera son mari », le corrigeait sa belle-sœur, la tante maternelle d'Ester. « À moins qu'avec ces extravagances, tu ne réussisses à la faire rester vieille fille. »

C'était fort peu probable, pensais-je, car Mlle Ester Artonesi était non seulement une riche héritière, mais aussi une très jolie jeune fille. Elle avait une silhouette svelte, une élégance et une grâce peu communes, un visage doux et expressif qui auraient fait tomber amoureux d'elle le plus rustique et le plus indifférent des hommes. De nombreux prétendants se pressaient autour d'elle, mais elle parvenait à les tenir à distance. Aimable, sans jamais être insultante, elle leur faisait savoir par quelque plaisanterie qu'ils feraient

mieux de passer leur chemin. Je l'admirais aussi pour cela. Les hommes et leurs platitudes me semblaient tellement ridicules. Il n'y avait que dans le monde de l'opéra que certaines choses pouvaient se produire, que certaines phrases absurdes et mièvres pouvaient être prononcées.

Quand j'ai appris que Mlle Ester était amoureuse du marquis Rizzaldo qu'elle avait rencontré au manège, je n'ai pu y croire. Qui plus est, du haut de ses trente ans, le marquis ressemblait à un vieil homme. Ma grand-mère, elle, n'y voyait rien d'étrange. Le marquis, a-t-elle commenté à la mercière chez qui nous achetions des aiguilles et du fil, bien qu'il ne soit pas aussi riche que les Artonesi, avait une belle fortune personnelle, il ne risquait donc pas d'être un chasseur de dot. Et il possédait un titre de noblesse ancien et respecté, dont il était le dernier représentant après la grande épidémie. Il était logique qu'il soit pressé de se marier afin d'avoir un héritier, peut-être pour former une grande famille, tant qu'il était encore jeune. L'âge de l'élue n'était pas un problème pour ma grand-mère et ses amies. Elles-mêmes s'étaient mariées aux alentours de seize ans.

Mais M. Artonesi, qui avait cédé à tant de caprices de sa fille, n'était nullement prêt à accepter ce choix. Il n'appréciait pas le marquis, même s'il n'avait rien à lui reprocher précisément. Ester, quoi qu'il en soit, lui semblait trop jeune pour le rôle d'épouse et de maîtresse de maison. « Tu n'as aucune expérience, lui opposait-il. Tu as encore tant à apprendre.

— Guelfo m'enseignera, répondait-elle avec entêtement.

— Je te demande seulement d'attendre ta majorité, insistait son père. Si vous n'avez pas changé d'avis d'ici là, je vous donnerai ma permission.

— Quatre ans ! Tu veux me voir morte ? Dans quatre ans, je serai une vieille femme. Et Guelfo aura trouvé quelqu'un d'autre ! Tu ne sais pas combien de filles lui tournent autour. Et de toute façon, quand je serai majeure, je n'aurai plus besoin de ta permission. »

Nous connaissions la teneur de ces échanges car la gouvernante nous les rapportait. Elle nous parlait également des lettres passionnées qui arrivaient quotidiennement chez les Artonesi, accompagnées de bouquets de fleurs. Et des journées entières que Mlle Ester passait à pleurer enfermée dans sa chambre parce que son père ne lui permettait plus de sortir seule, et que ses chaperons avaient ordre d'empêcher tout contact avec le marquis.

Un jour, la jeune fille est entrée toute pâle dans le bureau de son père et lui a remis en silence une lettre qu'elle venait de recevoir. « Si je ne peux pas t'avoir, je me tuerai, écrivait le marquis. Ma vie n'a aucun sens sans toi. »

« Si Guelfo se tue, je me tuerai aussi », a lâché Ester avec un calme qui a effrayé M. Artonesi. Il s'est résigné à recevoir le prétendant et s'est entretenu longuement avec lui. Après quoi, les deux jeunes gens ont pu se considérer officiellement fiancés, mais ils ne devaient jamais se voir

seuls. Le marquis pouvait fréquenter la maison Artonesi, y déjeuner tous les dimanches, accompagner Ester avec son père lors de leurs visites au moulin et à la brasserie, et avec sa tante et ses cousines aux bals du carnaval ou pour prendre un chocolat au café le plus élégant de la ville, fréquenté uniquement par les gentlemen, situé sur le corso et surnommé le « Cristal Palace » à cause de sa façade en verre. Mais les deux fiancés ne devaient pas essayer de se retrouver en tête à tête, il devait toujours y avoir un témoin en mesure de les voir et de les entendre. Ils pouvaient toutefois s'écrire librement. Quant à la dot, M. Artonesi s'était engagé à verser à sa fille une rente annuelle très généreuse, mais sans néanmoins lui céder la propriété de ses biens immobiliers. « Elle en héritera à ma mort. Mais c'est comme si tout était déjà à elle », avait-il affirmé, et le marquis avait eu honte de protester. Les fiançailles dureraient deux ans pour mettre à l'épreuve leurs sentiments mutuels. Bien sûr, de toute façon, les rompre une fois qu'elles avaient été officialisées et que la ville en a été informée aurait été un scandale. Mais M. Artonesi se souciait plus du bonheur de sa fille que de sa réputation, et il n'avait pas peur du jugement des autres.

Mlle Ester a commencé à préparer son trousseau. Son fiancé aurait voulu qu'elle le commande déjà tout prêt à Paris, comme les jeunes filles de la maison Provera, mais elle ne se fiait pas aux catalogues. Pour les robes les plus élégantes, elle

s'est adressée aux deux ateliers de la ville afin de ne vexer personne. « J'espère que ces couturières prétentieuses se rendront compte que cette jeune fille est encore en pleine croissance et qu'elles ne lui feront pas de vêtements exactement à sa taille », a commenté ma grand-mère, méfiante. Elle était cependant fière que, pour son linge, la fiancée se soit adressée à nous.

Pendant ces deux années d'attente, nous avons renoncé à tout autre client – ce qui s'est avéré ensuite être une grave imprudence – et nous avons travaillé uniquement pour la famille Artonesi : chez nous pour les mouchoirs, les draps, les nappes et les rideaux ; dans leur salle de couture pour tout le reste. Ma grand-mère a confectionné pour la future mariée des chemises de nuit, des cache-corsets, des jupons, des robes pour le matin et des *peignoirs*^{*1} qui lui allaient à merveille, garnis de dentelle Sangallo spécialement acheminée depuis la Suisse. Jour après jour, j'ai appris moi aussi à faire les nervures les plus fines, les plus petits œillets, les plus petits froncis dans les volants. Et, comme Mlle Ester, je prenais des centimètres. Après tout, seulement un peu moins de trois ans nous séparaient.

Nous étions payées régulièrement et généreusement, nous étions traitées avec bienveillance et faisons des économies sur les repas ; j'aurais aimé que ce travail dure toujours ! Après quelques mois, j'ai pris mon courage à

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

deux mains et j'ai demandé à Mlle Ester si elle pouvait me prêter quelques-uns de ses romans, et non seulement elle a accepté, mais elle a commencé à me guider avec enthousiasme dans mes lectures. Elle était abonnée à un magazine appelé *Cordelia* et, chaque semaine, elle me donnait le numéro qu'elle avait fini de lire. De son côté, elle continuait ses cours de musique, de langues et de sciences, mais avec moins d'enthousiasme et d'application qu'auparavant. Notamment parce que son fiancé lui avait fait remarquer avec indulgence qu'il les considérait comme des excentricités, sinon des caprices d'enfant.

Si je n'étais pas rentrée le soir avec les yeux aussi fatigués, j'aurais pu apprendre encore davantage au cours de ces deux années, même si ma grand-mère ne voyait pas toujours mes lectures d'un bon œil. « Il ne faut pas se monter la tête et désirer des choses qu'on ne pourra jamais avoir », commentait-elle quand elle me voyait soupirer en lisant un roman. Et en effet j'avais appris une chose : l'amour était magnifique, l'amour rendait léger n'importe quel sacrifice, les hommes sentimentaux n'étaient absolument pas aussi ridicules que je le pensais, et le marquis Guelfo Rizzaldo était l'incarnation idéale de l'amoureux, prêt à donner sa vie pour son Ester comme elle l'était pour lui. Je rêvais de rencontrer moi aussi un beau et doux jeune homme qui m'aimerait profondément, et les compliments grossiers que je recevais dans la rue de la part des garçons de courses ou des commis m'offensaient et me mettaient de mauvaise

humeur. Je savais que, tôt ou tard, je devrais me faire à l'idée de choisir l'un d'entre eux ; je ne m'illusionnais pas au point d'attendre le prince charmant. Mais d'ici là, rêver ne coûtait rien.

Le temps passait, Mlle Ester grandissait et m'offrait les vêtements qui étaient devenus trop courts pour elle, toujours en excellent état. Ma grand-mère s'empressait de les reprendre, les ajustant à mes mesures et les dépouillant de tous leurs ornements, franges, boutons, dentelles, galons et passementerie. « Tu ne peux pas te promener habillée comme une demoiselle. Tu ferais honte à la personne qui te les a donnés et à moi aussi au passage pour t'avoir laissé faire. » Ils n'en étaient pas moins confectionnés dans un excellent tissu, très différent de ce que nous et les gens de notre classe avions l'habitude de porter. En revanche, Mlle Ester ne pouvait pas me donner ses chaussures, car elle avait des pieds fins et délicats, plus petits que les miens. Nous devions les renouveler chaque année, et même si nous faisons appel à un cordonnier de la ruelle voisine, ce n'était pas une petite dépense. Quant aux chapeaux et aux ombrelles, une fois qu'elle les avait suffisamment utilisés, la jeune femme les offrait à ses cousines qui les faisaient remettre à neuf par la modiste. Il était impensable qu'elle puisse m'en faire cadeau, les femmes de ma classe ne portaient pas de chapeaux, même les plus riches et les plus vaniteuses n'auraient pas osé. Et arborer une ombrelle aurait été un geste

d'audace et d'arrogance inconcevable : seules les dames pouvaient le faire.

Mlle Ester a arrêté de grandir peu avant ses dix-neuf ans, alors que la période des fiançailles arrivait à sa fin et que le jour du mariage approchait. Elle et le marquis n'avaient pas cessé de s'aimer, leurs sentiments n'avaient jamais faibli et paraissaient au contraire devenir chaque jour plus forts et plus profonds. Rien qu'en les regardant tous deux, on avait l'impression de vivre dans un roman. Même M. Artonesi avait l'air maintenant convaincu d'avoir trouvé un gendre digne de sa fille, qui serait capable de la rendre heureuse et de la protéger quand il ne serait plus là.

Le mariage a été célébré en grande pompe, les mariés étaient radieux ; elle ressemblait à une princesse de conte de fées et lui à un acteur de théâtre. Les tantes de la mariée, et ce n'était pas faute d'avoir cherché, n'avaient rien trouvé à critiquer. Elles étaient même plutôt envieuses car elles n'auraient pu célébrer le mariage de leurs propres filles avec autant de faste.

Comme elle n'avait pas encore vingt ans, et bien que lui revienne désormais le titre de marquise, la nouvelle mariée était appelée par tous *marchesina*¹. Il m'était difficile de le faire tant j'étais habituée à la considérer comme ma « demoiselle » bien-aimée. Le lecteur me pardonnera donc si je ne parviens pas toujours à

1. Diminutif affectueux de *marchesa* : « petite, jeune marquise ». (N.d.T.)



14218

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 2 septembre 2024*

Dépôt légal septembre 2024
EAN 9782290408124
OTP L21EPLN003745-635473

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion